Au-delà du capitalisme. La métamorphose de cette fin de siècle, Peter Drucker. Dunod, Paris, 240 pages, 148 Fr

Gino Gramaccia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1685>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.1685

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1993

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Gino Gramaccia, « *Au-delà du capitalisme. La métamorphose de cette fin de siècle*, Peter Drucker. Dunod, Paris, 240 pages, 148 Fr », *Communication et organisation* [En ligne], 4 | 1993, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1685> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.1685

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

Au-delà du capitalisme. La métamorphose de cette fin de siècle, *Peter Drucker. Dunod, Paris, 240 pages, 148 Fr*

Gino Gramaccia

- 1 Peter F. Drucker, né en 1909, essayiste, professeur et consultant des plus grandes entreprises américaines, est l'un des plus prestigieux représentants de l'école néoclassique en management des organisations. Sans doute son dernier ouvrage, « Au-delà du capitalisme », sera-t-il accueilli comme un oracle aux accents saint-simoniens, parlant d'une industrie savante et organique. Si je devais, de ma lecture, ne retenir qu'un mot-clef, ce serait « productivité ». C'est en son nom que l'auteur réhabilite Taylor l'incompris et qu'il renvoie Marx et son marxisme aux errements de l'Histoire. La productivité est bonne parce qu'elle met en œuvre le Savoir, et le savoir appliqué au Savoir, autrement dit le management, devenu très vite « l'unique facteur de production, reléguant au second rang aussi bien le capital que le travail » (p. 28). Les savoirs secrets des métiers, les rites initiatiques de la technè, ont fait place à l'efficacité savante des experts regroupés dans des organisations, ces systèmes gérés pour produire leur propre changement, organisés pour l'innovation et, selon Schumpeter, pour la « destruction créatrice ».
- 2 Et le capitalisme dans tout cela ? Critiqué dans ses dérives les plus scandaleuses, il doit céder la place à une nouvelle génération de « propriétaires », les salariés cotisants des fonds de pension, ces capitalistes paradoxaux, sans capital : les futurs retraités.
- 3 Au fond, tout le livre est un acte de foi pour l'intelligence libérée du joug des doctrines totalitaires, des stratégies cruelles des raiders, des structures fonctionnelles à l'antique, et surtout des formes aliénantes de l'Etat : l'Etat-nation, l'Etat-nounou, l'Etat-gâteau et le mégat-Etat, bref ces formes dévorantes de l'« état-centrisme », faussement partageux et « guerrier froid » (puisqu'en temps de paix il prépare la guerre). L'internationalisme, le

régionalisme, le tribalisme sapent maintenant les bases de l'Etat-nation. Une citoyenneté nouvelle voit le jour, pétrie d'esprit communautaire, de bénévolat : « au cours de l'histoire, la citoyenneté a été un destin. Dans la société post-capitaliste, elle doit devenir un engagement » (p. 191). Et dans le même élan libérateur, il est dit que l'enseignement ne doit plus être le monopole de l'école. Et puisque l'école doit toujours enseigner, elle doit se préoccuper avant tout du rendement du savoir. Ainsi l'Homme instruit réussira la synthèse de deux cultures, celle de l'intellectuel, « centrée sur le langage et les idées, et celle du manager, centrée sur les hommes et le travail » (p. 230)¹

NOTES

1. Courrier international propose dans son N°150 (16-22 sept 1993), une étude prospective passionnante (« Les 150 prochaines années ») qui renforce les thèses de Peter Drucker. On lira en particulier l'article de Paul Romer « Demain, l'ouvrier du savoir », pp. 54-55.